

Chapitre I

Les envahisseurs

La guerre d'Algérie faisait rage depuis déjà cinq ans lorsqu'elle parvint chez nous d'une manière concrète, c'était en novembre 1959. Elle apparut sous sa forme la plus inhumaine et destructrice. C'était comme une bombe. Elle explosa soudain dans mon petit village, l'un des plus tranquilles et des plus éloignés de toute vie moderne. L'effet fut catastrophique et changea à jamais le cours du temps.

C'est ainsi que lors d'une nuit paisible au village des oliviers où nous tentions de reprendre des forces, dans un sommeil réparateur et mérité suite à une journée de labeur insoutenable, nous étions en pleine récolte, un élément étranger vint perturber la tranquillité et l'insouciance de gens qui vivaient selon des rythmes biologiques bien rôdés. Le cauchemar commença et traumatisa toute une population qui n'avait rien demandé ! La violence de cette intrusion me réveilla brutalement.

Des cris, des pleurs déchiraient la nuit, le feu ravageait le toit d'une maisonnette plantée sur le flanc d'une montagne au milieu de quelques oliviers que les flammes menaçaient de dévorer également. Des soldats armés jusqu'aux dents parlaient une langue que ma mère ne comprenait pas et manifestement ils cherchaient quelqu'un dans la maison. Ils étaient peu soucieux des enfants et de cette maman en détresse devant sa maison qui partait en fumée. Ils cassaient ses jarres d'huile et autres récipients

en terre cuite, renversant ainsi les quelques réserves de nourriture qu'elle possédait. Ces soldats vociféraient des insultes ou des injures à l'intention de tous ceux qui se trouvaient là. Bousculée, molestée par eux parce qu'elle était sur leur chemin, cette maman, la mienne, hurlait sa douleur, saisissait tout ce qui pouvait être sauvé, à commencer par ses deux enfants, un bout de galette, un panier de lentilles et des boîtes au contenu divers. Mon grand frère, Amin, fut éjecté hors de la maison par notre mère comme un pantin désarticulé et moi, elle me jeta sur son dos et noua un vêtement autour d'elle pour m'attacher. Dans sa panique elle ne voyait même plus le danger et lorsque le toit commença à tomber en pièces, elle s'aperçut alors que c'était peine perdue. Elle s'écarta de sa demeure et fut rejointe très vite par un petit groupe de femmes qui continuaient toutes à hurler leur douleur devant ce grand malheur.

Quelques instants plus tard, des bruits inhabituels déchirèrent la nuit à leur tour et des véhicules apparurent soudain quelques mètres plus haut, sur l'unique voie d'accès qui passait au-dessus du village, cachée par les oliviers, on pouvait à peine la deviner même en plein jour. Les soldats entassèrent les familles manu militari dans leurs monstrueux engins bâchés qui nous emprisonnaient déjà comme si nous étions du bétail prêt pour l'abattoir. Les pleurs se poursuivirent mais cette fois-ci ce fut les enfants qui prirent le relais et qu'il fallait désormais rassurer. Mais comment les mamans pouvaient-elles faire ? Elles-mêmes étaient perdues ! Privées de leur environnement naturel, délaissées par leurs maris qui se trouvaient soit au maquis soit déjà loin, très loin dans un endroit que l'on nommait France mais qu'on avait du mal à imaginer car c'était surtout un endroit qui faisait disparaître les papas.

Durant le voyage par une nuit d'encre, les enfants finirent par s'endormir, assommés par leurs propres cris. La seconde étape fut de nous jeter sur un terrain immense, au milieu de nulle part. Un endroit qui ne ressemblait à rien. Des tentes furent montées rapidement pour loger toutes ces familles déracinées. Le terrain était humide et les premières fraîcheurs de l'automne se faisaient déjà sentir. C'est alors que les enfants, faute de place et de nourriture à l'intérieur des tentes, s'en échappèrent et se mirent à courir dans tous les sens. Ils commencèrent à prendre possession de ce nouvel espace débarrassé des envahisseurs de la nuit qui nous avaient abandonnés là. Ils avaient disparu avec leurs camions gigantesques.

La vie se réorganisait, on est tellement plus fort ensemble y compris dans la misère. On est même très solidaire. Parfois on cessait de se plaindre quand on apprenait qu'une famille avait été déplacée, disloquée et que les soldats avaient emmené ou tué un grand-père, un père ou un grand frère.

Mon frère était là quelque part. Je ne m'en souciais guère mais je savais que notre mère veillait sur lui, elle nous protégeait pendant que mon père travaillait sûrement dans le pays de ces soldats. Certains d'entre eux devaient être aussi effrayés que nous, à cette différence près qu'ils menaient la danse au gré de leurs chefs méprisants, donneurs d'ordres uniquement. Nous étions peut-être un enjeu capital, ou une quantité négligeable que sais-je ? En tout cas ils avaient droit de vie et de mort sur nous, après tout, ils faisaient de nous ce qu'ils voulaient. De toute façon, nous ne les comprenions pas, nous ne savions même pas ce qu'ils voulaient. Moi, je trouvais qu'ils nous ressemblaient à peine – humainement parlant !

Quelque temps après, les soldats nous installèrent dans un camp de regroupement où ils faisaient construire quel-

ques baraques proches de « gourbis » si méchamment décriés par les puissances coloniales, comme si tout le monde devait être riche, puissant et « civilisé » comme eux l'entendaient ! Après tout, c'était leur faute si nous étions restés dans de telles conditions puisque les richesses soutirées aux pays colonisés profitaient d'abord et avant tout à l'enrichissement des colons et de leur pays d'origine, la France entre autres.

Nous étions à nouveau manipulés comme du bétail, mais cette fois-ci fichés sur des listes pour mieux nous contrôler. Les enfants étaient même inscrits à l'école. Ceci fut une nouveauté pour moi. Pendant la construction nous étions « logés » dans des tentes circulaires pouvant contenir une ou plusieurs familles. Ma mère eut de la chance, on lui en attribua une pour elle toute seule. Enfin pour nous trois. La tente était minuscule et avait un poteau au milieu pour la soutenir. Elle était perméable à la pluie et au froid. Complètement démunis, nous manquions de tout mais, comme tous les enfants du monde, nous nous étions très vite adaptés et je dois dire que ce fut même très riche en découvertes. Au début nous ne nous éloignons pas des tentes, puis nous nous aventurâmes de plus en plus loin à l'intérieur du camp qui était bien gardé puisqu'il était entouré de barbelés. Les deux entrées étaient contrôlées par des soldats armés jusqu'aux dents que nous n'approchions jamais, du moins au début. Une fontaine fut construite au centre de ce nouveau village. Nous nous donnions rendez-vous à côté pour réinventer le monde chaque jour, à travers nos jeux comme si de rien n'était. Après tout, les histoires des grandes personnes étaient très compliquées pour nous. Pour moi, tout était nouveau. Un peu à la fois les soldats ne nous faisaient plus peur, nous osions nous en approcher de très près et même leur parler. Mais comment pouvaient-ils nous comprendre ? Il aurait fallu qu'ils s'intéressent à nous, qu'ils essaient d'apprendre notre langue, qu'ils nous enseignent la leur ou encore qu'ils fassent

les deux. Toujours est-il que les hommes valides construisaient des maisons pour la population, une école pour les enfants, une caserne pour les soldats ainsi que des magasins pour la nourriture que ces derniers contrôlaient. Pour l'hygiène, c'était très sommaire. Aller aux toilettes était une « galère » pour les adultes jusqu'au jour où les soldats firent construire des latrines. Quant aux enfants, ils s'en fichaient, ils faisaient où ils pouvaient.

Les enfants restent très créatifs et dynamiques. Ils inventaient des jeux mais se bagarraient souvent, enfin, les plus grands se bagarraient vraiment, car on avait réuni là plusieurs villages et forcément il y avait beaucoup de rivalités, de plus les grands frères défendaient les petits et les cousins défendaient leurs cousins ainsi que les cousins des cousins etc. Quant aux filles, les plus petites jouaient parfois avec nous et les autres étaient réquisitionnées pour les différents travaux de la « maison ». Elles s'occupaient également des animaux qui représentaient une petite richesse dans un océan de pauvreté, pour les familles qui en possédaient encore. Ainsi grâce aux produits laitiers qu'on nous donnait, nous pouvions subsister, en consommant régulièrement de la galette et du lait battu. L'un des moments forts de nos journées était le passage des camions, ça tranchait tellement avec notre environnement habituel. Le jeu consistait à courir derrière et essayer de s'y accrocher le plus longtemps possible. Les mamans multipliaient les mises en garde mais la punition qu'elles nous promettaient restait insignifiante à côté des sensations grisantes que cela procurait. En fait nous voulions simplement faire un « tour de manège », les camions étaient devenus une source de joie. Les mamans avaient cependant raison, ce nouveau jeu était réellement dangereux surtout lorsque le camion prenait de la vitesse, parfois les enfants se décrochaient et se faisaient mal, ceci ne dérangeait pas le chauffeur. Il ne s'arrêtait pas, ne s'en souciait pas ! Nous étions les enfants de ceux qu'il combattait. Il nous prenait

peut-être pour des ennemis potentiels, ce que nous étions sûrement !

Parfois les soldats nous approchaient et nous emmenaient à la pêche, ou plus précisément à « leur pêche ». Un jour, malgré ma petite taille, ils m'embarquèrent dans un de leurs camions avec une vingtaine d'autres enfants – ils nous saisissaient ici et là sans en référer à qui que ce soit, sans se soucier de l'éventuelle inquiétude de nos mères. Ce jour-là, ils nous emmenèrent à la pêche à la grenade. Ils avaient choisi un endroit assez profond de l'oued le plus proche pour jeter leurs grenades tandis que les enfants, rangés en ligne plus bas en aval, là où ils avaient pied, devaient attraper les poissons morts qui dérivaienent et les empaler sur des tiges de roseaux. J'étais très content, non seulement je venais de faire un tour en camion mais en plus je me disais que le soir j'allais manger du poisson. Mais de retour au camp, les soldats sans cœur nous déposèrent très vite de nos butins et nous relâchèrent comme de simples outils qu'on abandonne. Ma mère ce jour-là m'avait encore une fois sermonné pour que je ne m'approche plus des soldats, elle m'avait cherché toute la journée et avait craint le pire. De temps à autre, il y avait encore beaucoup de pleurs dans ce nouveau village, surtout quand on apprenait qu'ils avaient tué telle ou telle personne pendant la nuit ou lors de leurs ratissages du jour. En fait c'était la guerre et les enfants étaient certes des enfants, mais des petits arabes avant tout !

Cela faisait maintenant pratiquement un an que nous étions installés dans ce camp. L'école n'était toujours pas prête et les enfants s'occupaient comme ils le pouvaient. Un jour, deux enfants de soldat firent leur apparition dans notre nouveau paysage, avec un vélo ; ils étaient à peine plus âgés que moi. Cet engin était une autre nouveauté qui nous attirait tous. Bien que nous ne les comprenions pas cela ne nous empêchait pas de jouer avec eux. Au début

les plus grands osaient chevaucher ce nouveau jouet mais devant les chutes répétées, seuls les plus hardis persistaient. Mais les deux enfants étrangers mirent très vite le holà à ces emprunts et firent preuve d'un esprit mercantile assez poussé pour leur âge. Ils décidèrent de faire payer les tours de vélo. Bien entendu devant le dénuement le plus total, le tarif, bien que probablement dérisoire pour eux, freinait complètement nos envies. Le vélo eut donc un succès très limité et finit par disparaître, les enfants aussi d'ailleurs. Leur papa dut les rapatrier dans un lieu moins hostile, moins dangereux car nous étions toujours en guerre. Nous aussi, nous aurions bien voulu nous replier vers un milieu plus accueillant, plus approprié aux enfants mais notre issue de secours était inexistante. Nous étions condamnés à être les témoins et victimes d'une guerre inutile, qui allait laisser des traces indélébiles dans nos esprits et dans nos chairs. Une guerre qui allait souiller à jamais des relations difficiles entre des peuples qui auraient pu sinon vivre ensemble, au moins cohabiter dans une Algérie renouvelée, plurielle.

Autour de la fontaine nous jouions souvent aux billes. C'était un jeu amusant ; le problème, c'étaient les billes. Pour en avoir il fallait d'abord les acheter. En fait il suffisait d'en avoir deux au début. Je m'étais révélé plutôt habile à ce jeu. Un de mes cousins m'en prêta deux, je jouai avec lui puis gagnai ses autres billes. Bien sûr je lui rendis les deux premières mais ne comprenant pas pourquoi à partir de zéro bille je me retrouvais soudain en possession de toutes les siennes il se fâcha et voulut les récupérer. Mais étant plus petit, mon arme favorite était le cri de la souffrance, après tout les soldats nous y avaient bien entraînés. En entendant mes cris un autre de mes cousins, probablement le frère du premier, vint calmer tout le monde et je pus ainsi devenir riche en billes. En ce temps-là les petits étaient assez protégés par les grands. Nous étions les éléments faibles.

Non seulement j'usais et abusais de mon statut de petit protégé, mais en plus je devais être tellement miséreux que le seul cousin adulte que j'avais, lors d'une permission, alla dépenser sa maigre solde de simple soldat pour m'acheter un tablier noir avec des boutons rouges. Ce cousin-là avait le même uniforme que les militaires qui nous avaient déplacés, sauf que lui parlait comme moi et apparemment m'aimait bien. Probablement parce que je lui infligeais une image pitoyable. J'étais un enfant chétif, petit au teint maladif et je circulais pieds nus. Quant à mes vêtements, ils étaient rapiécés de toute part. Mais qu'importe, ce jour-là j'étais heureux. J'étais fier et me croyais beau. Mais j'étais toujours pieds nus !

D'après ma mère, il m'arrivait parfois d'aller à « la chasse », je croyais que chercher des nids et a fortiori des nids garnis d'œufs c'était bien, même des nids de poules. Je me servais donc dans ces nids cachés souvent dans des fagots que les adultes entreposaient quelque part autour des maisons toujours en construction et, connaissant le pouvoir de l'argent grâce aux deux fils de soldat et leurs tours de vélo, j'échangeais très vite ces œufs chez le marchand le plus proche contre des bonbons. Un jour ma mère vint me voir, affolée, pour m'expliquer que ma chasse était en fait illégale, puisque les poules ne m'appartenaient pas donc les œufs non plus. Je dus cesser immédiatement cette activité « sucrée » qui me plaisait tant.

Très vite l'hiver arriva et nous surprit à nouveau, refroidissant ainsi nos ardeurs et nos tentatives d'enfants de nous sortir de la réalité par le jeu et l'imagination. Bien que parfois il neigeât, il ne faisait jamais vraiment très froid mais suffisamment pour nous rendre tous malades car nous n'étions ni habillés en conséquence, ni nourris correctement, ni chauffés convenablement. Nous adaptions nos jeux et nous continuions également à nous battre

sans doute pour nous réchauffer ; après tout c'était un moyen comme un autre.

Mais voilà, parfois les « petits » allument le feu puis vont chercher les grands frères pour l'éteindre. C'est ainsi qu'un jour, peu habile à la fronde et tiraillé par la faim, j'essayai de faire tomber ma nourriture du ciel, mais au lieu d'atteindre le petit rouge-gorge qui venait d'entrer dans ma zone de chasse, ma pierre est allée se loger sur le front d'un voisin plus âgé que moi ; entre les deux yeux, comme une balle ! Sauf que ma pierre ne l'avait pas tué. Il voulut cependant me faire la même chose avec ses poings. Je ne comprenais pas, car je ne l'avais pas fait exprès, c'était un accident ! Ne l'entendant pas de cette oreille il commença à me courser en vociférant des injures. Il voulait assouvir sa colère en me défigurant. Je lâchai alors mon cri habituel de l'enfant qui souffre, de celui à qui on veut ôter la vie sans raison et là, Amin, de deux ans et demi mon aîné, apparut. J'étais sauvé. Il était là prêt à me défendre seulement parce que j'étais son petit frère, à lui. On nous avait déjà fait tant de mal et me voir poursuivi de la sorte c'en était trop. Ils se mirent à se battre puis il fallut que je le défende à mon tour. La seule arme dont je disposais était une autre pierre que je lançai sans hésiter en direction de ce garçon au demeurant innocent, mais un peu agressif à mon goût. Ma pierre, lancée à la main, fit mouche immédiatement et le pauvre garçon la reçut à nouveau en pleine tête. Les mamans prirent ensuite le relais pour démêler cette histoire. En fait la violence était seulement une réplique en miniature de ce que les adultes nous montraient, ou nous racontaient.

Un peu plus tard je retrouvai le garçon que j'avais blessé, mais « à la guerre comme à la guerre » il devait y avoir des morts et des blessés et une fois le conflit terminé, les blessés, en général, ne retournent pas le couteau dans la plaie, ils se soignent et s'en accommodent ! Nous étions

redevenus à peu près comme avant, j'étais presque son petit frère à lui aussi, il n'aurait pas hésité une seconde à me défendre en cas d'agression, surtout par un plus grand. Le jour où nous fîmes la paix des braves, il prit en quelque sorte sa revanche. Ce jour-là le destin m'avait réservé un triste sort. Il en avait beaucoup ri parce que, non loin des latrines, un vulgaire trou flanqué d'un pseudo-abri qui ne cachait rien et que les adultes ne fréquentaient pas le jour, j'étais tombé dans la rigole, prévue pour l'évacuation, en voulant sauter par-dessus. D'après le grand garçon j'en avais jusqu'au cou et d'après ma mère, j'ai gardé l'odeur pendant un bon moment malgré le froid de l'hiver et la toilette à l'eau non savonneuse qu'elle me fit subir plus d'une fois. Avec le temps je me dis qu'on était tous dans la merde et moi un peu plus que les autres pour l'avoir goûtée. Les mauvaises langues devaient prétendre que ce n'était que justice vu le préjudice que j'avais fait subir au garçon que j'avais blessé, mais pour moi, tout ça c'était la faute des soldats !

L'école se faisait désirer, nous l'attendions tout en la craignant un peu. Nous ne savions pas ce que c'était vraiment mais nous étions impatients. Puis un jour ses portes s'ouvrirent et le voile se leva enfin ! Au début c'était synonyme de nourriture non pas intellectuelle mais physique. Et oui nous avions toujours faim, la croissance exigeait un minimum sinon nous pouvions finir plus ou moins diminués. Donc pour nous appâter, les soldats « apprentis instituteurs » nous donnaient un morceau de pain le midi et un autre le soir. Nous nous battions presque pour avoir ce petit morceau. Il ne devait pas être si bon que ça, mais pour nous c'était « du pain béni », c'était tous les jours un festin ! Les classes avaient été construites en métal. Plus solides que nos gourbis, tentes ou maisons, même celles construites en pierres. On y avait posé de simples bancs en bois et les soldats nous faisaient répéter inlassablement, quasiment les mêmes phrases chaque jour à